

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 2 (1895)
Heft: 8

Artikel: Phryné : au grand-théâtre [i.e. grand-théâtre] de Genève
Autor: Held, Ferdinand
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068501>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 07.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dit Horace; tout ce que nous souhaitons, nous, c'est qu'il en soit des sons comme des couleurs. En effet, quoi de plus beau que la destinée de la peinture à notre époque : les musées s'ouvrent de toutes parts, les expositions se multiplient, chaque année amène le jour des récompenses ; on distribue les croix, les médailles d'or, les commandes et les travaux. Parcourez toute l'échelle des peintres, depuis M. Ingres jusqu'à M. Lépaulle, et vous ne trouverez pas une activité sans emploi. Cependant, si vous parlez aux hommes du gouvernement de cette inégalité dans la répartition des encouragements à donner aux beaux-arts, ils vous diront qu'il faut en chercher la cause dans les goûts personnels du roi, qui aime la peinture et l'architecture plus que la poésie et la musique.

C'est à l'état à pourvoir à ce que les encouragements soient répartis à mesures égales. Or, les choses, il nous semble, ne se passent guère de la sorte aujourd'hui. Depuis 1830, quels efforts le gouvernement a-t-il secondés ? quelles publications a-t-il soutenues ? quels voyages se sont entrepris à ses frais ? Dans la commission historique qui fut fondée sous le ministère de M. Guizot, il n'y avait qu'un art qui ne fût pas représenté : c'était la musique. Les hommes de lettres se plaignent ; mais chaque jour on leur alloue des fonds, chaque jour on les envoie visiter des pays plus ou moins connus. Il y a deux ans, c'était M. Raoul Rochette qui partait pour la Grèce sur un bâtiment de l'Etat ; cette année, c'est M. Didron ; M. Didron va explorer la terre de Périclès et de Phidias pour nous en rapporter des documents sur l'art gothique. Il y a des musées pour les tableaux, des bibliothèques pour les livres ; il n'y a rien pour la musique. Le plus mauvais livre se sauve de l'oubli pour peu qu'il plaise au ministre de l'instruction publique de lui ouvrir les bibliothèques du royaume. Si *Don Juan* paraissait aujourd'hui, avec la meilleure volonté du monde, M. Villemain n'en pourrait acheter trois exemplaires au compte de l'Etat. C'est justement parce que la musique est un art de luxe qu'elle a besoin de toutes les sympathies d'un gouvernement. Il faut que l'existence lui vienne d'en haut, non d'en bas. Forcée de se suffire à elle-même et d'obéir pour de l'or aux caprices de la multitude

inintelligente, elle s'avilit et tombe. Les arts de luxe font le bien-être des peuples dans le présent et leur gloire dans l'avenir. Voyez Athènes et Florence ! Il me semble que si je voulais prendre réellement les intérêts de la musique et lui concilier l'assentiment unanime, bien loin d'élever la voix au nom de la philosophie, de la morale et de l'humanité, je me contenterais de dire : « Protégez-la de tous vos vœux, de toute votre puissance, de tout votre or, parce qu'elle est un art de luxe, un art utile entre tous... inutile comme le chant des oiseaux, comme le parfum des fleurs, comme la lumière des diamants, comme tout ce qu'il y a de divin et d'harmonieux sur la terre. »

FRÉDÉRIC MAB.



PHRYNÉ

AU GRAND-THÉÂTRE DE GENÈVE



VERS la fin de la saison théâtrale un petit opéra-comique a fait sur l'affiche deux apparitions discrètes, passant quasi inaperçu. Il est pourtant signé Saint-Saëns et ne manque pas d'agrément, sans avoir la prétention d'être un chef-d'œuvre. Le maître l'a écrit en un tour de main et pour se délasser, voilà bientôt deux ans, et on le reprend à l'Opéra-Comique chaque fois qu'une jolie femme a la fantaisie d'essayer du métier de cantatrice et plus encore de se montrer en pimpant déshabillé grec. Des trois Phrynés parisiennes apparues jusqu'à aujourd'hui, la première — M^{lle} Sybil Sanderson, la créatrice du rôle — a seule gagné son procès devant l'aréopage du Tout-Paris, ses deux émules, M^{mes} Harding et Gelda ayant perdu leur cause avec plus ou moins de circonstances atténuantes.

Le livret de M. Augé de Lassus est pareil à la musique, c'est-à-dire bénin et agréable. On n'y trouverait pas de scène émouvante ni de situation très comique, mais c'est un badinage enlevé avec esprit et l'œuvre rentre dans la catégorie de l'*Amour Médecin* de Poise, du *Roi l'a dit* de Delibes et d'autres menus opéras de ce genre. La arts, à la peinture par exemple, *ut pictura poesis*,

célèbre courtisane, dans l'œuvre qui porte son nom, n'est du reste mise en scène dans aucun des événements qui ont fait sa notoriété. On ne l'y voit pas posant devant Apelles ou Praxitèle, ni offrant ses trésors aux Thébains pour rebâtir leur ville, ni dévoilée par son avocat devant ses juges éblouis. Elle apparaît dans cette pièce comme une sorte de protectrice des neveux qui ont des oncles trop sévères. Le neveu s'appelle Nicias et il est fort dépensier. L'oncle a nom Dicéphile, archonte de son métier. Cet oncle fort avare charge deux démargues d'arrêter le prodigue et de l'enfermer dans la prison pour dettes. Nicias les reçoit à coups de bâtons, et après leur avoir échappé, il se venge de son rigide tuteur en coiffant d'une outre et barbouillant de lie son buste qu'on vient d'inaugurer sur une place de la ville. Fureur de Dicéphile qui poursuit son neveu jusque dans la demeure de Phryné où il s'est réfugié. La maîtresse de céans le reçoit elle-même, lui joue une très jolie scène de séduction, lui montre dans ses jardins la statue de Vénus pour laquelle elle a posé et l'enjôle si bien qu'il tombe à ses pieds, séduit et conquis. C'est le moment qu'attendaient Nicias et ses amis, cachés dans le voisinage. Ils bafouent le vieillard pris au piège et pour prix de leur silence celui-ci promet à son neveu de lui rendre son héritage et de ne plus le molester.

Cette donnée est d'un intérêt assez mince, mais ces deux petits actes s'écoutent sans ennui grâce à leur musique délicate. Saint-Saëns n'a eu, en écrivant Phryné, aucune velleité d'innover et de moderniser l'opéra-comique. Il ne s'est pas préoccupé, comme Verdi dans *Falstaff*, de chercher la vérité et le mouvement scéniques en unissant étroitement la musique aux paroles. Comme Massé et Delibes, pour ne nommer que les derniers faiseurs du genre, il a écrit des airs, ensembles et chœurs selon l'ancienne formule en les marquant de sa griffe, c'est-à-dire qu'ils sont bien tournés, finement écrits et d'élégante facture, mais nous sommes si habitués maintenant au nouveau drame lyrique où la musique marche avec les situations, que même dans une œuvre légère comme celle-ci, ces divers morceaux paraissent de jolis hors d'œuvre suspendant inutilement l'action et portent à peine sur le public. Il y a des couplets de facture spirituellement traités, des

duos heureusement mélodiques, des cantilènes plaisantes — et cependant tout cela manque un peu de vie et de mouvement, n'étant pas suffisamment scénique. L'orchestration est d'un art charmant dans sa légèreté et sa finesse, et le traitement des bois est digne du maître instrumentiste. Parmi les meilleurs morceaux on peut citer le chœur d'entrée de Phryné, phrase caressante que nous préférons de beaucoup à la ronde dansée qui termine le premier acte et serait de la vulgaire opérette sans le piquant de son rythme — la cantilène de Nicias, qui ne manque pas de grâce et surtout le récit du bain au second acte, l'une des plus heureuses inspirations de Saint-Saëns. Ce récit chanté par Phryné est commenté par une symphonie orchestrale d'une belle couleur. Comme dans le prélude du *Rheingold*, Saint-Saëns peint le calme de la mer par une harmonie persistante que des arpèges répètent obstinément et sur ce fond moëlleux la voix chante une mélodie pure et recueillie. Ce beau morceau est terminé par une invocation à Vénus, dite à l'unisson par Phryné et ses deux interlocuteurs. C'est une phrase religieuse du plus bel effet vocal. Sauf cette page de valeur, la musique de ce petit opéra ne sort pas du genre grisaille et n'ajoutera pas grand'chose à la gloire du compositeur.

L'interprétation des divers rôles a été bonne. M^{lle} Berthet porte avec aisance les coquettes tuniques de l'héroïne; elle a joué avec gaité et chanté de sa meilleure voix sa partie fleurie de vocalises. M. Glück a trouvé dans Nicias un rôle approprié à ses moyens vocaux et M^{lle} Lacroix a mis la vivacité requise dans son travesti de l'esclave Lampito. M. Dechesne est suffisamment drôle dans le personnage de Dicéphile, mais lorsqu'il chante il n'articule pas assez les paroles et l'effet comique en est amoindri. L'orchestre a été convenable, mais les chœurs ont paru au-dessous du médiocre. M. Dauphin fera bien de s'occuper de leur amélioration pour la saison prochaine. Il leur faut surtout un bon chef de chant, capable de les faire travailler, de les faire chanter juste, de les assouplir et de les styler dans la mesure du possible.

FERDINAND HELD.